

Les Amis de la Pologne

BULLETIN BI-MENSUEL

Rédacteur en Chef : Rosa BAILLY

Secrétaire de la Rédaction : Henri de MONTFORT

Administrateur : Jeanne LEMONIER

Abonnements :
5 francs par an

RÉDACTION & ADMINISTRATION :
7, Rue de Poitiers — PARIS-VII^e

Téléphone : Fleurus 23-71

Abonnements :
5 francs par an

SOMMAIRE

Notre pétition pour le respect des droits polonais en Haute-Silésie. — En feuilletant les listes.

M. Lloyd George et la Haute-Silésie. — Henri de MONTFORT.

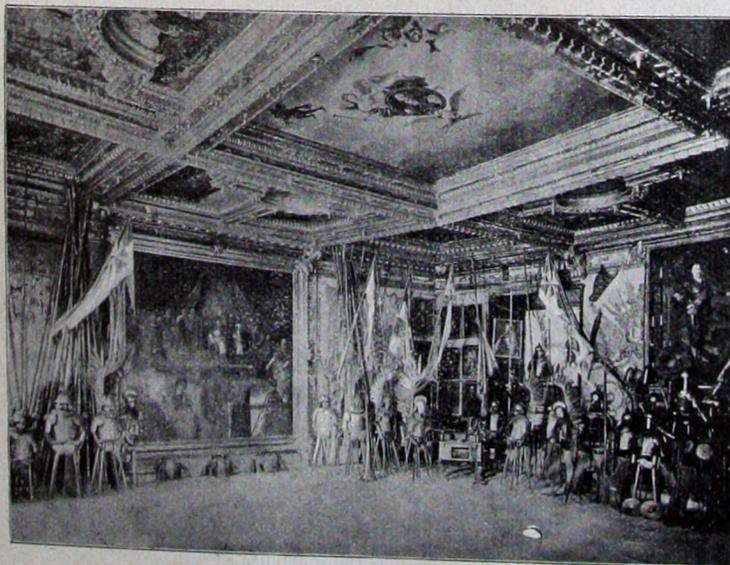
Un Vœu de jeunes filles. — FREDRO.

Un ouvrage à lire : Le prince Joseph Poniatowski, par S. ASKENAZY.

Mariette et les Gnomes. — M. KONOPNICKA.

Notre action. — Nos envois de livres en Pologne. — Nos groupes scolaires. — Dons à la Croix-Rouge.

En Pologne. — Un appel de l'Alliance française. — Allocution du professeur Stanislas Pszon.



Une Salle du Château de Podhorce

NOTRE PÉTITION

pour le respect des droits polonais en Haute-Silésie

* * * * *

EN FEUILLETANT LES LISTES



Elles forment, ces feuilles, un tas considérable. Il a fallu les répartir en divers dossiers, car les chemises du plus grand format étaient insuffisantes à les contenir toutes. C'est qu'il est déjà parvenu à nos bureaux *quarante mille* signatures !

Toutes les écritures s'y voient : l'élégante calligraphie des employés de bureau, les jambages lourds et trébuchants des laboureurs, les déliés rapides des étudiants. Des taches faites par des doigts qui viennent de quitter l'outil pourraient servir de légalisation.

La spontanéité de ce mouvement d'opinion se marque en cent détails : des feuilles ont été confectionnées par les particuliers qui ne voulaient pas attendre les imprimés de Paris, et elles l'ont été avec un soin touchant. Le texte est en ronde, la feuille est divisée en compartiments bien réguliers.

Des marques de sympathie pour la Pologne, des témoignages de reconnaissance envers les Polonais accompagnent souvent les signatures.

« La France n'est plus loin, et le cœur des Français, et surtout de ceux qui ont combattu le Boche, bat pour la Pologne. »

« Vive la Pologne ! Vive la France ! Courage et persévérance ! Ne lâchez pas un mètre carré. »

« La Pologne aux Polonais. Vive la Pologne grande et forte ! »

« J'ai été prisonnier de guerre blessé et interné dans un camp situé en Pologne (Czenk). J'ai personnellement gardé un souvenir excellent de mes relations avec les Polonais de cette localité, dont j'ai pu apprécier le dévouement aux Français. »

« Prisonnier des Allemands pendant quelque temps au cours de la guerre, j'ai, lors de mon internement dans les environs de Rybnik, pu constater l'énorme majorité de l'élément polonais dans cette région. Je n'ai eu qu'à me louer de la conduite des Polonais envers nos malheureux compatriotes, prisonniers comme moi, et astreints à travailler dans les mines de houille. Bien des Français ont dû de ne pas mourir de faim à la générosité des habitants. Personnellement, j'ai trouvé dans la préparation de mes évasions, une aide précieuse, désintéressée, et allant jusqu'à l'abnégation. »

« Je vous remercie de m'avoir donné l'occasion, par votre initiative, de prouver ma reconnaissance aux habitants de Haute-Silésie. »

Ce Français-là a donc constaté, sur place, avant de truquage du plébiscite par les Allemands, que la Haute-Silésie est terre polonaise, et que sa population possède les vertus polonaises par excellence : la générosité, le dévouement, l'esprit de sacrifice.

* *

Il s'est trouvé de nos compatriotes qui ont gardé de l'avant-guerre la détestable habitude de s'intéresser aux luttes des partis plus qu'au pays lui-même, et assez mal informés, en outre, pour nous demander si notre pétition « n'était pas une affaire de curés » (sic).

Mais oui, c'est une affaire de curés, et c'est aussi une affaire d'anticléricaux, car c'est l'affaire de tous les Français, quels qu'ils soient, l'affaire de la France !

A Paris, les premiers à s'associer à notre pétition ont été les radicaux-socialistes. Et voici ce qu'écrit le *Midi*, quotidien socialiste de Toulouse :

« Les artisans de cette manifestation se défendent de vouloir faire de la politique. Et, en fait, la question est au-dessus des querelles de partis. Le socialisme qui professe le plus grand attachement pour le principe des nationalités, ne saurait qu'approuver cette initiative tendant au fond à l'application du traité de Versailles, et à rendre toute une région à ses attaches ethniques. »

Quelques opinions analogues :

« Un Français aurait honte de ne pas signer cette pétition. »

« La Haute-Silésie ne doit pas retomber aux mains de l'Allemagne. L'Union Nationale des Combattants est prête à user de toute son influence pour éviter un tel fait. »

« Les peuples ne sont pas une monnaie d'échange. »

« Il ne faut pas que l'Allemagne se moque de nous une fois de plus. »

* *

Noms relevés au hasard des listes parisiennes :

Général *Pau* ; Antoine *Bourdelle* ; Mgr *Baudrillart* ; Gaëtan *Bernoville*, directeur de la revue « Les Let-

tres »; *Blériot*; Mme *Billotey*, directrice de l'École Normale de Paris; *François Veillot*, vice-président du Syndicat des Journalistes français; *Maria Vérone*, présidente de la Ligue française pour le Droit des Femmes; *Roger Duprat*, maire-adjoint du N° arrondissement; *Arnault*, vice-président de l'Union syndicale des Sinistrés de la guerre; *D^r Bertillon*; *Pierre Joly*, député du Gard; *Henri Galli*, député de Paris; *Juliette Adam*; *Jacques Maritain*; Mme *Alphonse Daudet*; *Léon Riotor*, conseiller municipal de Paris; *Niewenglowski*, Inspecteur général de l'Enregistrement; *Vermot* et *Floury*, éditeurs; *Sévené*, ancien trésorier de la Commission d'Allenstein; *Pourret*, directeur de la Conciergerie; *Raguet*, secrétaire général de la Société Nationale des Beaux-Arts; *Auguste Dorchain*; Sébastien-Charles *Leconte*, président de la Société des Poètes français; *David*, sénateur, etc.

Le temps nous a manqué pour nous adresser à tous les Français. Mais les résultats obtenus nous permettent de dire que la France, à peu près entière, soutient la cause de la Pologne.

Partout où il s'est trouvé une personne de bonne volonté pour faire circuler les listes, des centaines, des milliers de signatures ont été recueillies : 7.000 à Rennes et en Bretagne en moins de quinze jours ; autant à Toulouse ; 3.000 à Beauvais, etc. Toutes les dignités, toutes les professions y sont représentées ; en fait, on a sous les yeux, pour ces villes, de véritables feuilles de recensement.

Les régions dévastées ont signé d'enthousiasme. On sait, à Arras, à Soissons, à Reims, à Guise, à Laon, à Saint-Quentin, à Lille, à Roubaix, ce que sont les Allemands, et on trouverait criminel de leur laisser leurs arsenaux.

Les Alsaciens et les Lorrains ont subi aussi de dures expériences : nombreuses sont revenues les signatures de Sarrebruck, Strasbourg, Metz, Mulhouse, Colmar, Nancy, Belfort, etc.

Dans le Centre, sont représentées : Autun, Sens, Auxerre, Tonnerre, Nevers, Limoges, Angers, Nantes.

En Normandie : Rouen, Le Havre, Cherbourg, Caen, Alençon, Le Mans.

Dans l'Ouest : Poitiers, Laval, La Flèche, Cognac, Niort, etc.

Dans le Midi : Bordeaux, Biarritz, Pau, Perpignan, Montauban, Carcassonne, Castres, Fumel, Decazeville, Alais, Nîmes, Nice, etc.

Et n'ayons garde d'oublier Lyon et Grenoble !

Vous le voyez : avec nos dossiers peut se reconstituer la carte de France. Vous y compléteriez même vos connaissances géographiques. Il existe des villages qui se nomment Treignac, Nottonville, Duravel, Caudiès-de-Fenouillèdes, Bacourt, Gagnies-Chaussée, Arros, Plumaugat, Vauxrot, Lavardac, et ils savent que la Haute-Silésie doit revenir à la Pologne.

Nous arrêtons tout de suite ces énumérations. Toutefois, nous ne pouvons pas ne pas mentionner Rabat, Casablanca et Oudjda, au Maroc, entre autres colonies, qui nous ont transmis de chaleureuses adhésions.

Ni oublier que nos compatriotes de Budapest, Le Caire, Londres, Anvers, Vienne (Autriche), ont tenu à se joindre à nous.

Des étrangers, aux mains desquels le hasard a fait parvenir nos feuilles, ont voulu signer, eux aussi.

Miss ..., *Irlandaise*. — *Le Belge*, soussigné ... — En qualité de *Tchèque*. — Les étudiants *serbes* de Montpellier

Une liste nous revient de Constantinople, signée de noms *turcs* et *arméniens*, et suivie de cette déclaration :

« Malgré que notre destinée ne nous a pas dotés d'une si Noble et Belle Nation que la France, pour Patrie, nous ne pouvons pas rester sourds à un appel qui vient de sa part, et surtout quand il s'agit que cet appel est en faveur d'une Nation martyre, sour de la nôtre, qui, après tant de siècles, a vu renaître sur son patrimoine les rayons bienfaiteurs de l'Indépendance Nationale. »

On trouve aussi des signatures de Roumains, de Portugais, d'Américains et même... d'Anglais.

« Selon le Traité de Versailles... »

La formule revient dans quantité de lettres. Car enfin, nous ne demandons que le respect d'un Traité sur lequel il y aurait beaucoup à redire. Est-ce encore trop demander ?

Certains des pétitionnaires se rappellent les préliminaires du Traité : les diplomates, à l'unanimité, reconnaissent alors que la Haute-Silésie était polonaise, et l'attribuaient tout entière à la Pologne :

« Je suis parfaitement de cœur avec vous. La Haute-Silésie tout entière à la Pologne, qu'il s'agisse de la Haute-Silésie agricole ou de la Haute-Silésie industrielle. D'autant qu'au fond de cette affaire se cache le plus inqualifiable des marchandages. »

« Je réclame le retour de toute la Haute-Silésie à la Pologne. »

« Répondant à votre appel, nous nous empressons de vous adresser notre adhésion en faveur de l'attribution à la Pologne, non seulement de la région dont les Polonais ont eu la majorité au plébiscite, mais de toute la Silésie. »

Bien des signataires tiennent à montrer qu'ils ont des droits particuliers à élever la voix en faveur de la justice. Leurs noms s'accompagnent d'une mention :

Mutilé de guerre. — *Trois ans de front*. — *Cinq ans de front*. — *Croix de guerre*. — *Médaille militaire*. — *Ancien combattant*. — *Veuve de guerre*. — *Père d'un fils mort à la guerre*.

La voix de ceux-là est la plus pure et la plus haute. Ceux qui ont tant souffert, et qui ont souffert pour le triomphe du droit, doivent être écoutés avant les autres. Leur appel ne permet plus d'entendre les marchandages des hommes d'affaires.

UN VŒU DE JEUNES FILLES

Par FREDRO

COMÉDIE EN CINQ ACTES

RESUME DES SCENES PRECEDENTES

Dans les premières scènes de cette fraîche et amusante comédie, nous est représenté Gustave l'étourdi, qui rentre par la fenêtre, après une nuit passée joyeusement à la ville voisine, dans la maison de campagne de Mme Dobroyska, qui l'a invité, et dont il doit épouser la fille, Angélique. Son oncle Radoste s'épuise à lui donner de bons conseils.

GUSTAVE (sans écouter son oncle). — Ah ! une idée !
RADOSTE. — Voyons ?
GUSTAVE. — Allons à ce même bal aujourd'hui.
RADOSTE. — Moi, t'y accompagner ?
GUSTAVE. — Oui, oui.
RADOSTE. — Allons, tu es fou !
GUSTAVE. — Tu reviendras avant moi.
RADOSTE. — Par le chemin de la fenêtre, n'est-ce pas ?
GUSTAVE. — Viendras-tu ?
RADOSTE. — Laisse-moi donc en paix.
GUSTAVE. — Eh bien, j'irai seul.
RADOSTE. — Gustave, tu avais pourtant reconnu l'utilité de mes conseils !
GUSTAVE (en soupirant). — Mais, mon très cher oncle, le mariage est déjà si prochain !
RADOSTE (à part). — C'est donc pour cela qu'il redouble ainsi de folies ?
GUSTAVE (d'un ton suppliant). — C'est pour la dernière fois...
RADOSTE. — Je le vois, je ne le ferai pas changer ; c'est impossible
GUSTAVE. — Je monterai le cheval bai...
RADOSTE (effrayé). — Le cheval bai ?...
GUSTAVE. — Je serai ici avant le jour.
RADOSTE. — Eh bien, prends plutôt ma petite carriole ; laisse le cheval bai à l'écurie (à part). Ce cheval serait encore capable de lui faire casser le cou.
GUSTAVE. — C'est bien, mon oncle.
RADOSTE. — Prends aussi ma pelisse...
GUSTAVE. — C'est bien, mon oncle.
RADOSTE. — Tu cours les nuits en veste de chasse, tu peux gagner un fameux rhume !
GUSTAVE. — C'est bien, mon oncle. Je ferai tout ce que tu voudras. Je répète que je ne connais pas de meilleurs conseils que les tiens.
RADOSTE. — Voyez l'étourdi ! Il va persuader encore à tout le monde que c'est d'après mes conseils qu'il sort par la fenêtre pour ses orgies nocturnes !
GUSTAVE. — Me conseilles-tu de rentrer par la porte ?
RADOSTE. — Parlez-donc à un fou ! Je te conseille d'aller te coucher.

GUSTAVE. — Me coucher ?
RADOSTE. — Oui, ta pâleur fait mal à voir.
GUSTAVE. — Mais la pâleur ne gâte rien. Cela prouve des soucis amoureux ; on y croit plus qu'à des paroles. Tu te rappelles comme cela m'allait, l'autre matin, après ton souper ?...
RADOSTE. — Mon souper ?
GUSTAVE. — Certainement, ton souper ; car je l'ai donné, il est vrai, mais tu l'as payé.
RADOSTE. — Hélas !
GUSTAVE. — J'avais un visage si intéressant ! « Ah, c'est maintenant qu'il est amoureux pour tout de bon ; comme il est pâle, souffrant, comme sa passion le consume ! » Voilà ce qu'on disait, n'est-ce pas ? et si je n'avais trop...
RADOSTE. — Allons donc ; tais-toi. Il ne te suffit pas d'être fou, il faut encore que tu le dises. Mon conseil est que tu ailles te coucher tout de suite. Mais, mon cher, mon excellent Gustave, tâche donc de (te rapprocher d'Angélique, et fais des efforts pour lui plaire.
GUSTAVE. — Fort bien, mon oncle.
RADOSTE. — Fais des politesses à sa mère.
GUSTAVE. — Fort bien, mon oncle.
RADOSTE. — Mais, au nom de Dieu ! et si mon amitié t'est chère encore, pense donc un peu avant que de parler ; un peu de sens commun te ferait du bien, et c'est ce qui te manque le plus. Allons, va te coucher ; je vois que tes yeux se ferment machinalement.
GUSTAVE. — Je vais changer d'habits. (Il baise la main de son oncle.)
RADOSTE (l'embrassant). — Rappelle-toi, Gustave...
GUSTAVE. — Oh ! tu seras surpris de mon changement, et dès aujourd'hui !... (Il sort par la porte de gauche.)
RADOSTE (le suivant des yeux d'un ton sérieux). — Je me corrigerai ; c'est toujours cela. Tu seras surpris ; oui... c'est tous les jours la même chose... (Emporté par le sentiment.) Mon pauvre garçon !

SCENE V

(ALBIN, entre un mouchoir à la main et l'air sentimental.)

RADOSTE. — Monsieur Albin, qu'est-ce qui vous amène de si bonne heure en ces lieux ?
ALBIN. — Hélas !
RADOSTE. — Toujours des soupirs, et des soupirs doux-loureux !
ALBIN. — Ah ! comment ne pas soupirer, quand je me noie dans le chagrin, quand je compte par mes larmes tous les instants de la nuit ?
RADOSTE. — Je vous conseille de dérider une fois votre front. Ne soyez pas fou comme Gustave, mais tâchez de mettre de la gaieté dans votre amour. Vos

élégies et vos plaintes amoureuses ne peuvent jamais conquérir le cœur d'une jeune fille qui, comme Clara, est vive comme une étincelle, soupire à peine quand elle bâille, n'aime pas la tranquillité et ne saurait longtemps garder le silence; gaie par caractère, elle se trouve toujours mue par un esprit de contradiction vis-à-vis de quelqu'un, dont elle craint peut-être d'avoir à partager la tristesse.

ALBIN. — Ah ! comment aimer et ne pas verser des pleurs ! (Après un moment de silence.) Deux ans se sont écoulés depuis que les charmes de Clara ont éveillé en moi un amour sans bornes. Il n'y a pas de jour que ne lui adresse les regards les plus tendres; je ne fais que soupire et verser des pleurs devant elle; j'aurais, je crois, amolli déjà une pierre; eh bien, je ne puis parvenir à amollir son cœur !

RADOSTE. — Si vous gémissiez pendant un siècle entier, cela ne vous avancerait en rien.

ALBIN. — Hélas !

RADOSTE. — Que voulez-vous donc faire ?

ALBIN. — Ce que je veux ? Mourir de désespoir.

RADOSTE. — Mais peut-être vous aime-t-elle ?

ALBIN. — Elle m'aime ! Ah ! J'en mourrai de joie !

RADOSTE. — Eh bien ! faites sonner de bonne heure le glas.

ALBIN. — Je pleure et vous plaisantez ?

RADOSTE. — Pourquoi ne plaisanterions-nous pas tous les deux ?

ALBIN. — Ecoutez-moi plutôt, et ne me martyrisez plus de vos ordres inexécutables. J'avais cru que la constance du sentiment le plus pur pourrait adoucir chez Clara cette haine calculée qu'elle porte en son âme contre tous les hommes, cette haine dont elle prétend encore se glorifier; hélas ! ce n'est qu'une erreur, une espérance illusoire, et son cœur se glace à mesure que le mien s'enflamme davantage !

RADOSTE. — Adieu.

ALBIN. — Mais où allez-vous ?

RADOSTE. — Chez moi.

ALBIN. — Vous n'avez donc aucune pitié de moi ? Vous m'abandonnez ainsi dans mon malheur ?

RADOSTE. — J'ai besoin d'aller à la maison pour un moment... (Regardant sa montre.) Mais il est, je crois, déjà trop tard. Voilà ce que c'est que d'avoir affaire à un étourdi chez qui tout se fait attendre comme l'arrivée du bon sens dans sa tête.

ALBIN (saisissant Radoste par la main). — Attendez, il faut que je vous communique un affreux mystère.

RADOSTE. — Dieu ! qu'est-ce donc ?

ALBIN. — Je vais vous expliquer la chose toute entière.

RADOSTE. — Albin, vous m'effrayez !

ALBIN. — Vous garderez le secret, j'espère.

RADOSTE. — Allons, parlez.

ALBIN. — Clara et Angélique ont fait un vœu... écoutez et pleurez, un vœu de ne jamais se marier !...

RADOSTE (s'empêchant à peine de rire). — Sérieusement ?

(Sur un signe affirmatif d'Albin, Radoste part d'un grand éclat de rire.)

ALBIN. — Comment ? Vous ne faites qu'en rire ?

RADOSTE. — Je ris, car je n'y crois pas.

ALBIN. — Je vous garantis ce que je viens de dire.

RADOSTE. — D'où le savez-vous ?

ALBIN. — De source certaine.

RADOSTE. — Dieu fasse qu'il en soit ainsi ! (A part.) Cet aiguillon parviendrait peut-être à réveiller Gustave,

si l'on croyait seulement... (A Albin.) Je vous remercie de cette bonne nouvelle.

ALBIN. — Bonne nouvelle ! Une nouvelle qui me fait mourir !

RADOSTE. — Vous n'en mourrez pas; nous vivrons tous.

ALBIN. — Vous riez toujours.

RADOSTE. — Et vous, si vous ne pleuriez pas tant, votre sort deviendrait plus heureux. (Il sort par la porte du fond.)

ALBIN. — O amour ! amour ! source de mes tourments, je ne puis te maudire, car les pleurs même que tu me fais verser ne sont pas pour moi sans charme ! Mais, ô Clara, quand me répondras-tu par des sentiments pareils aux miens ? Quand est-ce que nos larmes se confondront ensemble ? Oh ! Clara ! Clara ! Clara !

SCENE VI

ALBIN. — ANGÉLIQUE. — CLARA,

CLARA (s'avance sur la pointe du pied jusqu'à Albin et tout à coup l'aborde en chantant le refrain suivant)

Une fois, deux fois, trois fois !
A une sommation si énergique,
Répété à trois reprises,
Même les petits anges célestes
Par une obéissance filiale,
Quittent les régions supérieures,
Pour se présenter devant leur maître.
Puis-je retarder ma venue ?
Me voilà, me voilà, me voilà,

ALBIN (baisant la main de Clara). — Ah !

CLARA. — Rien de plus ?

ALBIN. — Ah ! cela dit tant ! (Clara rit) Mais tu ne fais toujours que te moquer de l'amour.

CLARA (en riant). — Moi m'en moquer ? Dieu m'en préserve !

ALBIN. — Ton cœur est insensible,

CLARA. — Ajoutez : féroce.

ALBIN. — Nul n'a pu te troubler.

CLARA. — Il est vrai que ce n'est pas donné à tout le monde.

ALBIN. — J'aime si profondément !

CLARA. — Moi, ce n'est pas de même.

ALBIN. — Je verse tant de larmes.

CLARA. — Je ris si franchement.

ALBIN. — Cruelle ! Tu n'apprendras à me connaître qu'après m'avoir perdu !

CLARA. — Cruelle ! barbare ! hélas ! ô cieux ! (A Angélique) Fuyons ; l'amour est ici en sentinelle ; fuyons vite ; il ne faut pas trop se fier à nos forces.

(Elle chante)

Car là où l'amour tend ses filets,
Ne jouez pas, mes enfants ;
Il n'y a pas de jeu avec l'amour,
S'il vous atteint, il vous enchaîne.

C'est là ce que me chantait ma bonne grand-mère. Aussi pendant qu'il en est temps, je m'échappe !

ALBIN. — Reste, cruelle, c'est moi qui vais te délivrer de cet aspect sombre et triste qui trouble sans doute tes plaisirs. Ah ! si mes tourments font tes délices, jouis-en à ton aise ; tous les coups ont porté, et je n'ai plus

d'autre consolation que la conscience de n'avoir jamais mérité les mépris dont tu m'accables en ce moment.

ANGÉLIQUE. — Monsieur Albin, mais qui est-ce qui prend les choses tellement au sérieux? Restez donc avec nous; ce n'était que des plaisanteries.

CLARA. — Ce que j'ai dit, je l'ai dit du fond du cœur.

ALBIN. — Je me garde bien d'en douter.

CLARA. — On est digne d'éloges quand on croit les gens sur parole.

ALBIN. — On est très digne de pitié quand on aime Clara, car on finit par ne plus croire à la pitié.

(Il sort par la porte de droite.)

SCENE VII

ANGÉLIQUE. — CLARA.

ANGÉLIQUE. — Irriter et tourmenter quelqu'un de la sorte, c'est vraiment trop.

CLARA. — Eh bien, veux-tu que je l'épouse?

ANGÉLIQUE. — Je ne dis pas cela; mais enfin, la pitié pourrait adoucir l'amertume de son sort; elle pourrait éclairer sur les raisons des refus qu'il éprouve.

CLARA. — A quoi bon! Qu'il aime, pleure, gémissse et se meure comme il l'entendra!

ANGÉLIQUE. — Je ne le voudrais pas; et toi tu n'es pas si cruelle.

CLARA. — Je méprise l'amour, et ma résolution est inébranlable.

ANGÉLIQUE. — Mais on trouve une voie plus douce. Tu te sers de mots là où il suffirait d'un geste.

CLARA. — Ah! je vois; il me faut donc après trois révérences respectueuses, en chiffonnant mon tablier et en rougissant d'une oreille à l'autre, prier pitoyablement M. Albin d'agréer sans rancune ma réponse, réponse, hélas, aussi peu flatteuse pour lui que pour tout son sexe.

ANGÉLIQUE. — Eh! Très certainement. Cela vaudrait mieux que de toujours répéter en sa présence combien son amour, ainsi que sa personne, te conviennent et t'amusent peu.

CLARA. — Crois-moi, Angélique, tout cela suffit à peine. Tu ne saurais croire comme les hommes ont le cœur dur, comme leurs blessures se cicatrisent en un moment, et comme ils ne font que s'enorgueillir par la suite. Plus les hommes rencontrent de difficultés, plus ils s'opiniâtrent; rien n'abat et n'humilie leur amour-propre. Injurie-les, montre-leur ton mépris et ta haine, ils sauront exploiter encore à leur profit tous ces affronts, jusqu'à ce que, le plus souvent, la pauvre femme, perdant patience et raison, réduite par l'ennui et l'espèce de siège qu'on lui fait subir, finisse par céder et se rendre à discrétion.

ANGÉLIQUE. — A quoi bon me parler de ce que je connais si bien! Je sais apprécier les hommes, cette espèce de crocodiles qui se font souples et nous guettent jusqu'à ce qu'ils aient surpris notre confiance et puissent la trahir. Mais, parce qu'ils sont si méchants, faut-il que nous le soyons aussi?

CLARA. — Ah! les femmes n'ont été bonnes que trop longtemps! Qu'en est-il résulté? un sujet plein de plaisir pour les hommes, une source d'amers chagrins pour nous. Tu te rappelles ce livre?

ANGÉLIQUE. — Oh oui, « La Vie perfide du mari de Clorinde ».

CLARA (avec enthousiasme). — Comment! la crainte de faire souffrir un seul homme l'emporterait chez toi sur le devoir de la vengeance que nous devons exercer contre tous! Que souffrira-t-il, sinon de n'avoir pas atteint le but qu'il s'était proposé? Et nous, n'avons-nous pas aussi notre but, celui de n'avoir jamais de maris? Devons-nous le proclamer tout haut et imprudemment, pour ôter à tous leur espoir et ménager par là leur amour-propre? Oh! non, messeigneurs! Vous qui aimez tant à vous vanter de vos succès, courbez vos têtes fières, et que chacun à son tour subisse la rigueur de nos dédains.

ANGÉLIQUE (avec feu). Soupirez donc tous!

CLARA (de même). — Soyez tous amoureux de moi!

ANGÉLIQUE. — Pourquoi donc de toi?

CLARA. — Pour gémir en vain.

ANGÉLIQUE. — Mon cœur ne les favorisera pas davantage.

CLARA. — Angélique, donne-moi la main. Répétons ici ces vœux si glorieux pour nous, si funestes pour eux.

CLARA et ANGÉLIQUE (se tenant par la main et d'une voix solennelle). — Je jure, par la constance inébranlable de la femme, de haïr tous les hommes et de n'en épouser aucun.

ANGÉLIQUE. — Mais... haïr tous les hommes... excepté cependant mon oncle!

CLARA. — Et mon père.

ANGÉLIQUE. — Et mes cousins germains.

CLARA. — Et M. Jean!

ANGÉLIQUE. — M. Charles.

CLARA. — Et le petit Joseph.

ANGÉLIQUE. — Casimir, Stanislas...

CLARA. — Assez, assez!

ANGÉLIQUE. — On ne pèche jamais par trop de prudence. (Après un moment de silence) Ainsi, il ne nous est plus permis d'aimer!

CLARA. — Nous serons tout l'une pour l'autre.

ANGÉLIQUE (pensive). — Oui, nous vivrons l'une pour l'autre. Ce sera très exemplaire. Mais dis-moi, Clara, éclaircis-moi bien cela : les hommes n'aiment-ils jamais sincèrement?

CLARA (avec un peu d'hésitation). — Jamais, oh! jamais, sans aucun doute!

ANGÉLIQUE. — Pourquoi donc feignent-ils ainsi?

CLARA. — Pourquoi? Je n'en sais rien; mais je me rappelle bien ce que j'ai lu: « L'amour est le pire de tous les accidents; s'il menace de t'atteindre, cours vite te jeter à l'eau ».

ANGÉLIQUE. — A l'eau! Clara, un peu de pitié! C'est trop fort.

CLARA. — Je te le dis comme je l'ai lu.

ANGÉLIQUE. — Mais c'est bien mal, alors, que tant de femmes aiment et qu'aucune ne se noie?

CLARA. — Que veux-tu! Leur esprit est enchaîné à des idées d'avenir. Elles ne vivent que pour le ciel, elles n'aiment que par pénitence.

ANGÉLIQUE. — Oh! les hommes!

CLARA. — C'est l'enfer qui les a créés!

ANGÉLIQUE. — Et il n'y a pas de pays où il ne s'en trouve!

(A suivre)



UN OUVRAGE A LIRE

Le Prince Joseph Poniatowski

MARÉCHAL DE FRANCE (1763-1813)

Par Simon ASKENAZY

*Traduit du polonais, par B. Kozakiewicz
et Paul Cazin*

Plon-Nourrit et Cie, éditeurs

C'est une noble et attachante figure que ce prince Joseph Poniatowski, maréchal de France, dont l'éminent historien polonais, M. Simon Askenazy, professeur à l'Université de Varsovie, et délégué à la Société des Nations, écrivait, voilà quelques années, la biographie. Une traduction française de ce magistral ouvrage, due à la collaboration de MM. Kozakiewicz et Paul Cazin, vient de paraître chez Plon-Nourrit, à l'occasion du centenaire de la mort de Napoléon.

Le prince Joseph a laissé au cœur de la Pologne le souvenir d'un enfant bien-aimé. Il s'est imposé à son admiration, non par l'austère vertu des Czarniecki et des Kosciuszko, mais par le charme éternellement jeune de sa personne, et la tragique beauté de ses épreuves et de sa mort. Ses qualités comme ses défauts, tout ce qu'il y avait en lui de chevaleresque et de frivole, de faible et de généreux, semble l'incarnation du caractère national. Son existence tourmentée, faite de soudaines montées dans la lumière, et de brusques plongées dans l'ombre, reflète le destin du pays, et ses suprêmes convulsions.

Il naît à Vienne en 1763, et c'est au service de l'Autriche qu'il apprendra le métier des armes. Son oncle et tuteur, Stanislas-Auguste, dernier roi de Pologne, se charge de son éducation avec un soin tout paternel, mais lui fera payer chèrement son affection et ses bienfaits.

Après une première campagne contre les Turcs, dans l'armée autrichienne, il est appelé sous les drapeaux de la République de Pologne, menacée par la Russie. Investi du commandement suprême, encore inexpérimenté, trahi par les confédérés de

Targowica, trahi par le roi qui pactise avec les Russes, il mène, contre un adversaire trois fois plus nombreux, cette malheureuse mais si méritoire campagne de 1792, qui devait aboutir au deuxième partage. Poursuivi par la haine des confédérés et le blâme injuste de l'opinion, il se retire à Bruxelles, où la coalition, dressée contre la France révolutionnaire, avait alors son quartier général, puis revient prendre part à l'insurrection de Kosciuszko. Mais la fatalité de ses origines le poursuit. Homme d'ancien régime, suspect aux « bonnets rouges », en tant que « talon rouge », malgré la bravoure et la loyauté dont il fait preuve, malgré son désintéressement personnel absolu, il ne peut donner la mesure de son individualité politique et militaire. Une longue éclipse de dix ans le cache à sa nation.

En 1806, Napoléon, vainqueur de la Prusse, étend sa domination sur la Pologne. Le prince Joseph, appuyé par Murat, triomphe des préventions de l'empereur, et reçoit la direction du département de la guerre dans la nouvelle administration du pays. Après Tilsitt, il est nommé ministre de la guerre et commandant en chef de la force armée du Duché de Varsovie. C'est lui, qui à force d'intelligence, de volonté et de labeur, crée cette force armée. Il agrandit le territoire de la Pologne libre, en reprenant la Galicie aux Autrichiens. Durant les six ans qu'il occupe ce poste, harcelé de rivalités et d'embûches, exposé à tous les caprices de la faveur populaire, ballotté par toutes les fluctuations de la politique européenne, il montre que l'énergie et la raison étaient, chez lui, à la hauteur de la grâce aimable et du bel esprit.

Fidèle jusqu'au bout à la fortune de l'empereur, il l'accompagne à Moscou, et enfin, sur ce champ de bataille de Leipzig où il reçoit le bâton de maréchal de France, avant de mourir, avant d'aller rendre à Dieu « l'honneur des Polonais, que Dieu lui a confié ».

Plusieurs auteurs polonais ont écrit la vie du prince Joseph. Un excellent historien, M. Adam Skalkowski, auquel nous devons aussi un travail français sur les *Polonais en Egypte*, l'a traitée surtout du point de vue militaire. Des vulgarisateurs, comme MM. Jaworski, Lama et Pawlowski, Mmes Mossoczowa et Boguslowska, y ont apporté tout leur talent. Personne mieux que le Pr. Askenazy n'a su tirer de ce beau sujet une œuvre d'une science plus sûre et d'un art plus parfait. Qu'on lise le tableau de cette sinistre matinée d'octobre 1813, où, sous la brume lourde et grise, chargée de vapeurs de sang, qui montait des rives marécageuses de l'Elster, le maréchal blessé à mort en refusant de se rendre, poussait son cheval vers le fleuve, en balbutiant

dans son délire des paroles entrecoupées, où revenaient sans cesse les mots « Pologne » et « Honneur ».

En juillet 1831, Béranger publia, au profit du Comité polonais qui recueillait des fonds pour soutenir la guerre libératrice, un recueil de chansons, qui comprenait un « Poniatowski ».

Aujourd'hui que des troupes françaises aident, en Silésie, la Pologne restaurée à défendre ses droits

et à sauvegarder son avenir, ne peut-on pas répéter ce vieux couplet :

C'est la Pologne et son peuple fidèle
Qui tant de fois a pour nous combattu ;
Elle se noie au sang qui coule d'elle,
Sang qui s'épuise en gardant sa vertu.
Comme ce chef mort pour notre patrie,
Corps en lambeaux dans l'Elster retrouvé,
Au bord du gouffre un peuple entier nous crie :
« Rien qu'une main, Français, je suis sauvé. »

MARIETTE ET LES GNOMES

par Marie KONOPNICKA (Suite)

RESUMÉ DES PRÉCÉDENTS CHAPITRES

Dans ce délicieux chef-d'œuvre, qu'on aurait tort de croire écrit seulement pour les enfants, Maria Konopnicka nous fait assister aux pérégrinations des gnomes, en quête d'une villégiature d'été. Tandis que le roi Brillot et sa suite sont emmenés par le paysan Gratton, le vorace Terre-à-Terre et l'ingénu savant Baliverne se perdent en route. Le renard Grassot exploite la naïveté de Baliverne, pour parvenir à égorger les oies de Mariette l'orpheline. Mariette est en train de chanter, sans défiance, en gardant ses oies, et un mulot l'écoute.

Il connaissait bien les oies blanches et grises. Il ne les aimait pas, à cause du terrible tapage qu'elles faisaient. Mais il avait beaucoup d'amitié pour Mariette, parce que ses chansons lui allaient au cœur et, quand il entendait chanter l'orpheline, il plantait là le travail, se dressait sur ses pattes de derrière, balançait la tête et faisait trembloter ses moustaches, en sifflant doucement, comme pour l'accompagner.

Mariette aussi connaissait ce mulot ; remarquant qu'il écoutait ses chansons avec plaisir, elle chantait pour l'égayer, car elle se disait :

— Ce petit animal, on voit qu'il est seul au monde, comme moi ; pour sûr, il est quelquefois triste. Eh bien ! qu'il s'égaye avec cette chanson, du moins !

Elle chantait alors d'une voix flûtée :

Un ours velu
Chez la louve est venu,
Pour la demander en mariage.
Il prend la bière pour breuvage.
Et cet automne-là,
Le loup se mariera ;
Dans la forêt arrivent
Les convives.

Afin que le mulot sût bien qu'elle chantait pour lui, elle lui souriait gentiment. Lui, toujours dressé sur ses

pattes de derrière, remuait ses moustaches, branlait la tête, et, doucement, sifflait.

Mariette aurait aimé faire avec lui plus ample connaissance, mais il était trop sauvage. A peine la fillette allait-elle vers lui qu'il retombait sur ses quatre pattes, et il disparaissait en un clin d'œil : on ne voyait que les herbes et les épis onduler derrière lui, comme l'eau vive, lorsqu'on y jette un caillou.

Elle l'abandonna à cause de sa sauvagerie.

Quant à Rougeaud, il voyait aussi le mulot à l'occasion. Mais il se disait :

— Vais-je me mettre à suivre le premier venu des siffloteurs, parce qu'il se dresse sur ses pattes et qu'il imite un chien qui ferait le beau ? Ce doit être un comédien : ce sifflement aussi est une imitation ; les garçons, chez nous, au village, sifflent ainsi, un peu plus fort seulement. Il s'est attaché des moustaches, je le vois bien ; les moustaches pousserai-elles à ce misérable animal, je vous prie, comme à un chat ? On ne saurait le comparer à un petit minou. Je ferai mieux de me détourner.

Et vraiment, il se détournait, en sorte que le mulot ne voyait de lui que sa queue touffue.

Rougeaud, roulé en boule et sommeillant, ouvrait de temps en temps un œil et jetait à la dérobée un regard sur le mulot.

Parfois même, il grondait sourdement, comme s'il avait été en train de rêver à quelque chose de désagréable. Mais ce chien était très fier et voulait tenir sa parole : comme il s'était promis, une fois déjà, de ne pas courir sus à ce siffloteur, il ne se retournait pas vers lui.

En fin de compte, n'avait-il pas assez à faire avec les oies ? Les ramener du champ de blé, les ramener de la forêt, les compter à chaque instant pour constater qu'il y en avait bien quatre blanches et trois grises, il fallait avoir la tête grande comme un tribunal pour se tirer d'embaras avec tout cela.

Le petit mulot, attentif à tout ce qui se passait aux alentours, s'aperçut que sortait, de temps en temps, des noisetiers de la lisière du bois, le museau pointu d'un renard qu'il ne voyait pas auparavant. Et il comprit

tout de suite que ce renard n'épait rien d'autre que les oies qui pâturaient dans la prairie, près de la butte.

En remuant ses moustaches, il se dit :

— Si je les avertissais? Cela me serait bien facile. Peut-être même devrais-je le faire? Il est certain que des yeux de renard ne présagent rien de bon. Son museau est vraiment celui d'un meurtrier. Mais il me faudrait gravir la butte et cela ne me sourit guère, non, pas du tout! Il fait si chaud!... Et pendant ce temps-là, les souris des champs et les loirs pourraient me dérober ces épis que j'ai coupés avec tant de peine. C'est le fruit de mon dur labeur. Eh! que chacun s'occupe de ses affaires! C'est l'usage! Et la bergerette n'est pas en peinture; si elle a le temps de chanter, elle doit avoir le temps de veiller. Vraiment, elle chante bien; il n'y a pas à dire...

« Mais le devoir d'abord, les chansons ensuite! Si elle est ici, c'est pour surveiller les oies. Et le chien? Le chien non plus n'est pas en peinture. Il sait gronder contre moi et me montrer sa queue, il peut bien voir le renard dans les buissons. Moi, j'irais garder les oies des autres! Quel profit en retirerais-je? Si l'une ou l'autre crève, merci, voilà une belle affaire! Ah! ah! ah!

Il sifflota, se prit à rire, et, les yeux brillants, rebomba sur ses pattes; puis il se mit avec ardeur à couper les épis à ras de terre.

Le mulot est un fermier acharné, mais c'est aussi un fermier mesquin; son champ, son travail et ses profits exceptés, rien ne l'intéresse. Il ne pense à personne d'autre qu'à soi.

Mariette aime à voir son activité, quand il tire vers son trou, par les fossés, ses provisions d'hiver. Elle le regarde avec sympathie, jusqu'à ce que les épis le lui cachent, et elle l'appelle son mulot. Quand il a disparu dans les blés, elle contemple la prairie et les oies, puis son regard tombe sur les cloïses des champs, ces petites fleurs jaunes qui poussent à ses pieds, au bord du fossé, partout.

Dans l'air, la chaleur est étouffante; le soleil brûle au ciel. Aussi, Rougeaud tire-t-il la langue et halète-t-il bruyamment. La sueur perle au front de l'orpheline, mais elle n'y prend garde. Elle tresse une couronne de fleurs et chante :

Chez des étrangers servait l'orpheline
Lui prêtait secours la fleur d'aubépine.
L'orpheline sert dans les champs d'autrui,
Et tu l'aideras, Seigneur Jésus-Christ.
Hé là, hé, les oies! Hé là, hé!

A ce moment, le vigilant Rougeaud gronda, gronda encore. Dans le fourré des noisetiers qui poussaient tout près de la forêt, quelque chose renoua, s'agita, puis se tint tranquille. Rougeaud se raidit sur ses pattes et, dressant l'oreille, attendit les événements.

De nouveau se fit entendre le craquement des branches et, de nouveau, il cessa.

Rougeaud grogna et montra les dents.

Mais Mariette n'avait pas entendu. Comme un oiseau qui chante, posé sur une branche du bosquet, et n'entend pas un chat qui s'avance à pas étouffés, l'orpheline absorbée par sa chanson continuait à chanter sans voir ni entendre Grassot.

Le Seigneur Jésus l'aidera aussi
Chez ces étrangers, dans le champ d'autrui.
Le Seigneur Jésus l'aidera bien mieux
Que le clair soleil dans les cieux.

Pendant ce temps sortit du fourré de noisetiers la bizarre silhouette d'un petit homme, la tête sous un capuchon rouge, la barbe blanche et des lunettes sur un nez puissant. Il sortit et fit signe du doigt à Rougeaud.

Le chien sauta vers le fourré. Mais déjà la silhouette lui faisait signe d'un autre fourré plus lointain. Rougeaud s'élança sur ses pas, mais l'étrange petit homme en capuchon rouge se montrait d'un autre côté, en l'appelant encore du doigt.

Le chien s'enfonçait dans la forêt toujours plus avant, mais toujours plus vite le capuchon rouge se frayait passage entre les broussailles, à droite, à gauche, et ils parvinrent au cœur de la forêt, parmi d'énormes pins.

Rougeaud allait rattraper le petit homme, quand celui-ci, sautant de côté, grimpa lestement à un arbre et recommença de là-haut à lui faire signe du doigt.

Exaspéré, Rougeaud se jeta contre l'arbre avec un aboiement rageur. Mariette fut tirée de sa chanson par cet aboiement inaccoutumé de son ami fidèle. Elle se mit à l'appeler, dans une frayeur extrême :

— Rougeaud! Rougeaud!

Elle se précipita à bas de la butte et courut à la forêt.

C'était tout ce qu'attendait Grassot. D'un saut, il tomba parmi les oies; il saisit la plus proche à la gorge et l'étrangla avant qu'elle eût pu crier au secours. Après l'avoir jetée dans les broussailles, il attrapa la seconde et lui enfonça de la même manière ses dents pointues dans le cou, avec une telle violence qu'elle rendit le dernier soupir avant d'avoir achevé son cri. Il la transporta, elle aussi, dans les buissons, et la jeta sur les autres.

Une clameur épouvantable s'élevait maintenant d'entre les oies, qui avaient reconnu l'assassin et s'enfuyaient devant lui, les unes en courant, les autres en battant des ailes, dans une panique folle.

Mais Grassot rattrapa d'un saut la plus belle des oies grises et la jeta par terre d'un seul coup de dents. Puis, il se mit à la poursuite des autres, qui ne pouvaient voler et retombaient à terre, avec des cris perçants, juste devant sa gueule.

Mariette entendit les hurlements, et elle s'écria d'une voix changée :

— Mon Dieu!

Et elle courut à perdre haleine vers ses oies.

Cependant, Grassot égorgeait la dernière des sept oies. Il léchait sa gueule ensanglantée et regardait le champ de carnage d'un œil ardent.

Mariette s'en venait en courant comme si le vent l'eût portée, les bras tendus. En voyant le massacre de ses oies, elle s'écria : Jésus! et tomba sur l'herbe.

♦♦

Celui qui se serait trouvé à l'aube près de la forêt aurait assisté à un spectacle divertissant.

Un petit homme en capuchon rouge faisait de comiques gambades sur les marais voisins, en sautant d'une touffe d'herbe à l'autre; il se retenait aux roseaux acérés, plongeait entre les herbes comme un nageur, ou bien s'enfonçait profondément dans la boue épaisse recouverte de mousse.

Ce n'était rien moins que notre connaissance Terre-à-Terre. Mais qu'il était tristement changé! De son ancien

et superbe embonpoint, il ne lui restait pas plus de graisse qu'à un moustique. Son manteau trop large pendait sur son dos comme un vêtement d'emprunt ; ses jambes maigres ressemblaient à des bâtons ; il perdait à tout instant ses sabots. Sa grosse tête chancelait, mal assurée sur un cou trop mince, et ses mains squelettiques pouvaient à peine tenir sa grande pipe, dans laquelle des feuilles d'aulne brûlaient, au lieu de tabac.

Voilà ce qu'avaient fait de notre bon gros le voyage et le séjour au Village de la Faim.

Mais ce n'était pas là l'unique changement. La faim, dont notre Terre-à-Terre ne cessait de souffrir à présent, lui avait appris beaucoup de choses.

Elle lui avait appris à sauter d'une touffe à l'autre et à marcher sur les herbes humides, pour y chercher des œufs de vanneau. La mère vanneau, épouvantée, battait des ailes au-dessus de la tête du gnome et criait d'une voix perçante : cui ! cui ! cui !

Pauvre mère vanneau ! Il lui semblait qu'elle épouvantait ainsi l'envahisseur, qui pouvait à chaque instant découvrir son nid, blotti dans les herbes, et, dans le nid, le premier œuf de l'année, unique encore.

Aussi, piaillant toujours plus fort, il s'en fallut de peu qu'elle n'assourdît Terre-à-Terre de ses cris. Il s'arrêta impatienté et dit :

— Plus bas, stupide oiseau, commère des pies ! Crois-tu que ce soit pour mon plaisir que je me noie dans ce marécage ? J'ai encore assez de cervelle pour préférer à ton œuf un bout de saucisson. Je fais cela à cause de la faim, de la faim, qui m'amène en cet endroit où je risque ma vie. Silence donc ! Ne te déchire pas la gorge, ou bien je te tordrai le cou.

Il hocha la tête, la baissa, et ajouta tristement :

— Mon Dieu ! Dans quel état me voilà tombé ! Que va-t-il m'arriver ? O maudit village qui devait être celui de l'Abondance et qui s'est trouvé celui de la Faim ! O malhonnête paysan, qui m'as jeté dans une telle infortune !

Il parlait encore, quand il lui sembla entendre pleurer. Rejetant son capuchon, il porta sa main à son oreille, en rabat-son. On entendait très distinctement pleurer, et l'on eût dit une voix d'enfant.

— Que je meure, dit Terre-à-Terre, qui avait un cœur pitoyable et s'attendrissait facilement sur les malheurs d'autrui. Que je meure, si le sort n'est pas plus rude pour cet innocent que pour moi ! Je vais aller voir ce qui y a.

Oubliant sa faim, il se dirigea vers la forêt, à la grande joie du vanneau, et alla droit à la voix.

— Pour sûr, c'est un enfant qui pleure disait-il, en faisant des enjambées toujours plus longues d'une touffe d'herbe à l'autre, tout comme une cigogne.

A peine était-il sorti des roseaux qui faisaient là un mur épais, qu'il vit à la lisière du bois une petite prairie et une fillette assise au milieu, sur une butte. Le visage dans ses mains, elle pleurait avec désespoir.

— A cette vue, le cœur du bon gnome s'attendrit. Doublant le pas, il s'approcha de la fillette et demanda :

— Pourquoi pleures-tu, chère demoiselle ? Quel malheur est le tien ?

Mariette sursauta. Elle retira ses mains de son visage et regarda Terre-à-Terre en ouvrant de grands yeux. Elle ne pouvait dire mot dans sa stupéfaction.

Lui, alors :

— N'aie pas peur, je t'en prie, chère demoiselle ! Je suis bienveillant, fillette, et je suis ton ami.

— Jésus ! murmura Mariette. Qu'est-ce que c'est que cela ? C'est petit comme une libellule, et cela parle comme un homme. Jésus !... J'ai peur !...

Et déjà, elle s'élançait pour s'enfuir loin de la butte, les bras en l'air comme les ailes d'un oiseau.

Mais Terre-à-Terre lui barra le chemin et dit :

— Ne t'enfuis pas, fillette, je suis le gnome Terre-à-Terre, qui veut te venir en aide.

— Un gnome ! répéta Mariette en se parlant à elle-même. Je sais, ma mère m'a souvent dit que les gnomes étaient bons.

Là-dessus, Terre-à-Terre, ravi :

— La maman de la demoiselle disait la pure vérité. Je voudrais bien l'en remercier !

Mais Mariette, secouant sa tête dorée, répondit :

— Ma maman est morte.

— Morte ! répéta tristement Terre-à-Terre. C'est un mot accablant : la pierre même est plus légère.

Il hocha la tête, soupira, puis :

— Comment se nommait ta maman ? demanda-t-il.

— Koukoulina, répondit Mariette.

— Koukoulina ?... O ma chère petite ! Mais alors nous nous connaissons ! Cette demoiselle n'est ni plus ni moins que la petite Mariette qui versait de pitié des larmes claires, en fermant les yeux, quand une méchante femme a failli me tuer. Ah ! ma petite reine chérie ! On se retrouve donc ? Quel heureux destin nous réunit ! Parle, ordonne, que dois-je faire pour soulager ce gros chagrin ?

Mais Mariette, se rappelant sa mésaventure, se remit à pleurer de plus belle.

— Non, non, disait-elle en sanglotant. Rien ne pourra me consoler !

Terre-à-Terre restait devant elle, tenant sa pipe derrière le dos, et il cherchait à l'apaiser, de ses plus douces paroles.

— C'est dommage, disait-il, de voir des larmes amères dans des yeux de demoiselle.

Et Mariette :

— Je ne suis pas une demoiselle. Je ne suis que Mariette l'orpheline !

— C'est justement parce que tu es orpheline que je veux te servir, fillette. Au nom du Seigneur, sèche tes larmes ! Où est ta chaumière ?

— Je n'ai plus de chaumière. La ménagère pour qui je gardais les oies m'a chassée.

— Ah ! la méchante femme sans cœur, dit Terre-à-Terre outré.

Et Mariette, plus vite :

— Non, non ! C'est moi qui suis mauvaise, c'est moi qui suis sans cœur ! C'est ma faute si le renard a étranglé mes oies. Oh ! mes oies ! s'écria-t-elle avec une douleur accrue, et, se couvrant les yeux de ses mains, elle se remit à sangloter.

Terre-à-Terre lui retira les mains du visage, et dit :

— Les larmes ne servent à rien. Il faut retourner à la maison.

— Non, non ! s'écria Mariette avec un chagrin croissant. Je ne peux pas et je ne veux pas y retourner ! J'irai par le monde, j'irai dans la forêt, j'irai où mes pas me porteront !

— Qu'est-ce que tu comptes faire dans la forêt ? Le monde n'est pas une plate-bande dont on fait le tour. Une telle pénitence ne servirait à rien.

Il se mit à tirer et à friser sa moustache blanche, regarda par terre, et dit enfin :

— Peut-être pourrai-je trouver le moyen de rembourser la ménagère. Elles étaient nombreuses, tes oies ?

Mais Mariette, à travers ses sanglots :

— Qu'est-ce que cela me fait, puisqu'elles sont mortes ? Puisqu'elles ont été étranglées et massacrées ! O Jésus ! Jésus !

Alors, devant cette grande et inconsolable peine, Terre-à-Terre devint pensif, et, tirant de nouveau sa moustache blanche, il considéra la terre. A la fin, il dit :

— Ah ! s'il en est ainsi, il n'y a rien d'autre à faire que d'aller chez la reine Tatra. Elle seule pourra nous secourir.

A ces mots, Mariette leva des yeux comme des étoiles bleues, où brillait l'espérance, et elle demanda :

— Est-elle bonne ?

— Je vois que tu es sage, plus sage que ton âge, riposta Terre-à-Terre, puisque tu ne demandes pas d'abord si elle est puissante, mais si elle est bonne. Qu'est-ce que la puissance sans la bonté ? Ce n'est rien, moins que rien ! Eh bien ! comme tu m'encourages par ta sagesse, préparons-nous pour le voyage, qui sera long et dur. Quant à moi, c'est bien volontiers que je conduirai la demoiselle chez la reine Tatra, car une orpheline en pleurs mérite aide et consolation.

Là-dessus, Mariette se leva et dit avec simplicité :

— Alors, partons.

Et ils partirent.

HEUREUX TEMPS

— Où va-t-il nous amener, cet homme ? se disaient les gnomes assis sur le chariot du pauvre Gratton. Ils gardaient le souci de leurs deux compagnons, Terre-à-Terre et Baliverne, qui s'étaient perdus en route.

— Ce serait bien d'arriver chez un roi. Notre roi magnanime y trouverait belle compagnie ; son humeur n'en souffrirait pas, dit le chancelier Œil-de-Chat.

— Ce serait bien, s'écria le page Rondouillard, en se pourléchant. Chez un roi, m'a-t-on dit, on ne mange que des plats gras et des plats sucrés, et on cuit des brioches tous les jours.

— Tu ferais mieux de te tenir tranquille ! grommela Fétu, bizarrement maigre et mince. Tu roules déjà comme une boule, et tu pourrais bien perdre ta place ; notre magnanime seigneur choisira un autre page pour porter son manteau de pourpre.

— Il serait malaisé de trouver des rois dans un village, interrompit Azurin. Mais, du moins, si ce brave paysan nous conduisait chez un prince ?

— Chez un prince, il y a aussi une cour importante, des courtisans, des maîtres d'hôtel, ajouta Tison. Il y a toujours un orchestre ; les musiciens jouent, les tables plient sous l'argenterie et les hanaps. Chaque nuit, des lumières éclatantes comme celles de la nuit de Pâques ! Et l'on dort longtemps, on travaille peu, on mène joyeuse vie. Là, pour sûr, nous serions bien ! Mais les princes ne poussent pas comme les poires blettes sur les poiriers des champs. Et la cour du prince n'est pas ouverte à tout venant comme une auberge. Il faudrait aller loin pour trouver un prince !

Eh bien ! qu'il nous conduise au moins chez un

comte, s'exclama Fétu. Un comte aussi mène grand train, et il a une cour nombreuse.

— Oui-da, dit la Queue. Quelles écuries il vous a ! Que de chevaux ! Quelles meutes !

— Et comment est la cuisine chez lui ? demanda gloutonnement Rondouillard.

— Eh bien ! comme chez un prince, excellente ! Des rôtis de cerf et de sanglier tournent sur les broches. Les pâtisseries apprêtent des tourtes et des pyramides de sucre, et le vin doré des flacons est versé dans les hanaps ! Et quels plats !

Il écartait les bras autant qu'il pouvait. Et les autres hochèrent la tête dans leur étonnement.

Mais Pierrot, qui était vif comme une étincelle, et qui avait écouté la description de toutes ces merveilles, sauta de sa place, et, donnant une tape à Gratton, s'écria :

— Bonhomme ! eh ! bonhomme ! Connais-tu quelque comte dans ces parages ?

— Un comte, répéta le paysan en se grattant l'oreille. Il n'y a pas de comte par ici.

Il se tut, puis ayant réfléchi, ajouta après un moment :

— Il y a là, sur une colline, une vieille bicoque dont il ne reste qu'une cheminée et un pan de mur. On dit qu'il y avait là des comtes, dans les temps anciens. Mais, à présent, elle est vide. Les bourgeois viennent quelquefois y chercher des briques quand ils en ont besoin. Les comtes sont morts depuis longtemps, à ce qu'il paraît.

— Ils sont morts ! s'écria Rondouillard avec une vive compassion. Et, se frappant les mains :

— Voyez un peu comme les gens abandonnent pareils biens pour mourir ! Bon ! S'il en est ainsi, que ce paysan nous mène à la maison d'un gros propriétaire, parce que là non plus, nous ne serons pas trop mal. Un noble de village est aussi un seigneur.

— Et pourquoi pas ? répliqua Azurin. Le printemps revient, le matin s'éveille, le noble va aux champs dès l'aurore. La rosée jette des perles à ses pieds, les fleurs lui dessinent des tapis brodés dans les prairies, les charrues labourent pour lui la terre noire et les bœufs mugissent ; le paysan les excite de la voix et tout cela lui dilate l'âme et lui réjouit le cœur. Arrive l'été : le gentilhomme prend son fusil, s'en va au marais, cherche un canard sauvage, le tue et l'attache à son sac. Il regarde le ciel bleu, et des pensées joyeuses lui viennent. Les champs alentour murmurent avec leurs épis d'or ; le lin fleurit bleu ; les baies rougissent et les abeilles bourdonnent dans les tilleuls.

C'est l'automne ; alors, les pommiers, les poiriers et les pruniers plient sous les fruits. Dans les bosquets de bouleaux, on sent l'odeur des champignons, des chanterelles ; la couronne de blé de la moisson, faite d'épis, de fleurs et de noisettes, se dore et brille. Le matin, la brume s'étend sur les champs, mais à peine le soleil se montre-t-il que mon gentilhomme va dans la forêt, pour la chasse à courre. La forêt se dresse, tranquille, et écoute l'aboi des limiers. D'en haut, l'écureuil regarde les chasseurs avec ses petits yeux noirs. Tout à coup, le chasseur tire, une fois, une seconde fois : pa ! pa ! pa ! L'écho retentit longuement et l'on entend les sons joyeux du cor.

(A suivre)

NOTRE ACTION

NOS ENVOIS DE LIVRES EN POLOGNE

Les livres continuent à affluer. Heureusement, car un franc vaut aujourd'hui 115 marks; un ouvrage français coûte 1.000 marks et plus, en Pologne !

Mme Yvonne SARCEY a réuni pour nous, de nouveau, une trentaine d'ouvrages (« André Rieu », par Jean des Vignes-Rouges; « les Esquisses vénitienes », d'Henri de Régnier, etc.). Nos amis polonais goûteront beaucoup cet envoi, car ce sont les ouvrages littéraires récents qu'ils ont le plus de peine à se procurer.

Un second paquet envoyé par M. FAGUET, professeur à l'École primaire supérieure de Castres, contenait la « Littérature française », de Petit de Julleville; les Cent meilleurs poèmes lyriques et 14 grammaires et recueils de morceaux choisis.

Les lycées parisiens continuent à faire des collectes parmi les écoliers, pour leurs camarades de Pologne. Nous aurons à parler d'un très important cadeau offert par le lycée Fénelon : il ne nous en est encore parvenu qu'une partie. Les élèves de la 3^e étude de Condorcet nous ont fait remettre par M. LANGLADE fils 24 numéros du « Mercure de France » de 1919 et 1920 (bravo!), une collection de la Renaissance, 5 volumes de romans, et la Géographie générale de Gidel et Claron. Le tout adressé à « nos chers Polonais ». Générosité et gentillesse.

Du lycée Montaigne, nous sont venus deux volumes reliés de « la Vie au Grand Air », et 6 albums et contes de fées. Du lycée Pasteur, un gros paquet de 100 ouvrages; Bibliothèque Rose, Livres Roses, romans d'aventures.

Notre section du collège Chaptal, sous l'impulsion de MM. LITZ-RAY et MASSALSKI, a réuni 25 volumes et brochures, pour la plupart sur la guerre, et portant une dédicace... en polonais! Les élèves de Chaptal font bien les choses.

De l'École Normale d'institutrices du Mans, 25 ouvrages (« L'Imagier », de Jules Lemaitre; « Dans Paris bombardé », de Lucien Descaves; des recueils de morceaux choisis, de Philippon, Bouillot, Toutey; des grammaires, des leçons de pédagogie, de Mathieu et Blanguernon, etc.).

De Sellières (Jura), Mlle CAILLON, directrice d'école, nous a fait parvenir 14 volumes excellents (Lettres d'Eugénie de Guérin; Pages choisies, d'Alphonse Daudet; « les Grands Maîtres du XVII^e siècle », de Faguet, etc.).

Mlle CAILLIÈRE et ses élèves ont offert plusieurs collections de « la Semaine de Suzette » (n'oublions pas que l'ineffable Bécasine est aussi populaire en Pologne qu'en France!), de « Fillette », de « Lili », 2 numéros de « la Science et la Vie », 7 ouvrages classiques et 2 volumes de distribution de prix, et « Lazarine », de Paul Bourget.

De Mlle ARNOUX, notre bienfaitrice d'Oran, encore des ouvrages littéraires des plus intéressants : « Bourru, soldat de Vauquois », par Jean des Vignes-Rouges; « la Bièvre et Saint-Séverin », par Huysmans, etc., en tout 13 ouvrages.

De Mme Andrée MASCAUX, « la Chartreuse de Parme », « les Confidences », de Lamartine, etc., en tout, 7 volumes.

De Mlle BERGOUTS, à Orion (Basses-Pyrénées): deux romans d'Henry Bordeaux, le théâtre de Corneille et 3 ouvrages scolaires.

De Mme FRANÇIS, 14 nouveaux ouvrages (« la Peur de vivre », d'Henry Bordeaux; « Princesses de Science », de Colette Yver, etc.), des gravures, des morceaux de musique.

De Mlle Fernande BORDES : à Tarbes, une caisse d'ouvrages classiques.

De Mlle Renée KRZYŻANOWSKA : plusieurs années des « Annales ».

Enfin, d'un anonyme, 3 volumes dont « l'Adorable Cléo », de Jean Giraudoux, et « la Rebelle », de Marcelle Tinayre.

Tous ces dons nous ont permis de constituer plusieurs envois pour la Pologne :

D'abord, une caisse à destination de Varsovie, pleine de livres de prix pour les écoliers (environ 200 volumes).

Quatre caisses pour Cracovie. Les « Amis de la France » en répartiront le contenu entre les professeurs de l'Université, les institutrices, l'Académie de Commerce, et leur propre bibliothèque.

Une caisse pour l'École Normale de Radom ;

Deux autres pour le Cercle franco-polonais de Lublin ;

Un gros paquet pour l'Association franco-polonaise de Poznan ;

Une caisse pour l'Alliance Française, section varsoviennne.

D'autre part, nous avons fait parvenir à destination les caisses préparées par MM. KOZŁOWSKI et CUGILLIÈRE, de Toulouse, pour le Collegium Marianum de Pelplin, le Cercle franco-polonais de Bydgoszcz, le Gymnase de Starogard et le Gymnase Sainte-Marie Madeleine à Poznan.

Nous n'avons eu garde d'oublier les petits camarades de Komska, et nous avons fourni à la doctoresse TATAR, de Cracovie, des matériaux pour les articles qu'elle consacre dans les journaux polonais à la littérature française de guerre.

En mai, sont partis seulement 272 volumes, la pétition absorbant tout notre temps et toute notre attention. Le chiffre des envois de juin sera beaucoup plus considérable.

NOS GROUPES SCOLAIRES

Signalons, avec joie, les très rapides progrès des « Amis de la Pologne » au lycée Fénelon.

Ce groupe, créé depuis quelques semaines seulement, compte, dès à présent, 275 adhérentes.

Il a réuni, pour les envois en Pologne, un lot de livres dont nous reparlerons. Et 130 fillettes réclament des correspondantes polonaises.

Ainsi va se renouer, par les jeunes, et de la façon la plus durable, la vieille amitié franco-polonaise.

Nous devons des félicitations à Mme CRUSSAIRE, née Jablonska, professeur au lycée Fénelon, sous l'impulsion de laquelle est né et s'est développé le groupe.

DONS A LA CROIX-ROUGE

Mme la comtesse de Pérignon nous a remis pour la Croix-Rouge polonaise 1 tricot, 1 pèlerine, 1 paire de chaussons d'enfant, et 5 paires de chaussettes.

Nous lui adressons tous nos remerciements.



EN POLOGNE

UN APPEL DE L'ALLIANCE FRANÇAISE

Notre président, M. Louis MARIN, a reçu de Varsovie la lettre suivante, à laquelle il a fait la réponse la plus favorable :

« ...Il existe à Varsovie une Société de bienfaisance, un Home français, une Association amicale française, une Alliance française, une Ecole française d'enseignement secondaire, qui, toutes, sont sans domicile.

La Chambre de Commerce franco-polonaise a pour tous bureaux une pièce, deux tables et six chaises. Concevez-vous un Home d'institutrices et gouvernantes françaises qui a perdu son local pendant la guerre, ne l'a pas retrouvé depuis et, par suite, n'existe plus que de nom? Car, qu'est-ce qu'un homme sans logis? La Société de bienfaisance reçoit dans le bureau commercial que tient

son trésorier. L'Association amicale se réunit où l'on veut bien la recevoir. La bibliothèque de l'Alliance française est sous-locataire d'une salle où elle peut recevoir le public trois fois par semaine et lui offrir livres et revues. L'École secondaire française a ses cours dans une école polonaise très hospitalière, où, moyennant finance, nous sommes chez nous de 3 heures à 8 heures tous les jours, c'est-à-dire après que l'école polonaise a fini les siens. Et encore ne sommes-nous pas seuls, et nous ne disposons que d'un espace très limité; ceci nous gênera à l'avenir, encore plus que dans le présent. Nous avons 36 élèves, il y a deux ans, nous sommes arrivés au chiffre de 106. Cette progression s'accroîtra, si nous ne sommes pas gênés, et si nous ne sommes pas nous-mêmes gênés. Autrement, nous sommes dans une impasse. Songez : nous sommes à un troisième, les autres étages sont occupés, il n'y a donc pas de possibilité avec un personnel en nombre limité de profiter de la cour pour y jouer entre deux classes.

Bref, toutes les institutions françaises de Varsovie sont à la recherche d'un local; d'un local commun à toutes, si possible, où elles cohabiteraient et qui serait à Varsovie la « Maison Française ».

Lorsque M. Le Corbeiller et la représentation municipale de Paris sont venus à Varsovie, je les ai priés au nom de la colonie française d'intéresser à leur retour les pouvoirs publics à cette question capitale pour l'avenir de la colonie. M. Le Corbeiller m'a promis de le faire. D'autre part le Service des œuvres françaises à l'étranger, 3, rue François-Ier, est saisi de cette affaire et, ici, il y a, en formation, un Comité de la Maison française comprenant de hautes personnalités polonaises et françaises, et qui se constitue sous le patronage de M. le Ministre de France et du Président du Conseil polonais.

J'ai donc l'honneur de vous prier, Monsieur le Président, de vouloir bien nous faire l'honneur d'être membre du Comité de la Maison française à Varsovie, et nous prêter l'appui de votre nom, de votre influence, de la Société des Amis de la Pologne, appui qui nous sera si précieux pour atteindre le but que nous nous proposons. Et nous vous serons très reconnaissants de concentrer les bonnes volontés et les sympathies françaises pour la Pologne sur cet objectif précis : nous trouver un abri. Les Allemands viennent d'acquiescer à Varsovie un immeuble dont la destination est précisément celle dont nous parlons.

Il est digne de vous, Monsieur le Président, de nous aider à réaliser un projet qui doit sortir du domaine des projets pour passer dans celui des faits accomplis : il nous faut pour cela des ressources matérielles, il nous faut des amis puissants près des pouvoirs publics. J'ose espérer que vous voudrez bien nous donner les moyens d'obtenir l'un et l'autre.

Veuillez agréer, Monsieur le Président, l'expression de mon profond respect et de mes anciennes et admiratives sympathies de Lorrain et de polonophile. »

A. MANSUY,

Secrétaire du Comité provisoire de la Maison française, Délégué de l'Alliance française, Directeur de l'École française, Membre du Comité de la Société de Bienfaisance, du Comité du Home français, du Comité de l'Association amicale, Membre correspondant de l'Académie de Stantlas; Lecteur à l'École Polytechnique de Varsovie.

ALLOCUTION

du prof. Stantlas Pson, prononcée en français pendant la matinée du « Jour de France » organisée par l'Académie du Commerce, à Cracovie, le 2 mai 1921.

MESDAMES, MESSIEURS,

Notre amour pour la France est un sentiment national; il constitue pour chacun de nous comme un prolongement de l'amour de notre patrie. Cet amour a bien des motifs. Il faudrait tout un livre pour les énumérer, une courte allocution ne suffit pas.

Nous avons donc organisé ce « Jour de France » pour exprimer d'abord notre reconnaissance à la France qui nous a aidés à recouvrer la liberté et pour évoquer la fraternité d'âme séculaire entre

deux nations sœurs. Je ne parlerai pas de tout ce qui nous a liés à la France dès le début de notre histoire. Je ne rappellerai que les moments récents.

A la suite de toutes les luttes contre l'oppression, les Polonais vaincus furent obligés de chercher un refuge hors de leur patrie et toujours, comme poussés par un instinct naturel, ils se dirigeaient vers la France. Et alors, quand toute manifestation de la vie nationale était sur le sol natal systématiquement étouffée, nous pûmes constituer sur le sol hospitalier de la France un centre ardent de patriotisme, d'où rayonnait, par la voix de nos poètes, la force vivifiante dans laquelle nos frères puisaient au loin courage et réconfort.

A la France nous rattachent la camaraderie d'armes et le souvenir des victoires, si ce n'est toujours en commun, c'est toujours contre des ennemis communs. Nous le pouvons rappeler la veille de l'anniversaire de Napoléon I^{er}. Les Polonais rivalisaient d'héroïsme avec les plus illustres généraux français dans son armée. Ils restèrent fidèles à Napoléon vaincu. On les voyait partout de Saragosse à Moscou et à Waterloo, et c'est justement dans ce malheur commun que la Pologne a contracté son alliance immortelle avec la France. Ce sont les motifs pour lesquels le culte de la France est si profondément ancré dans l'âme polonaise.

Et cette dernière guerre dans laquelle la France luttait au nom de la justice et de la liberté de toutes les nations et particulièrement de la nôtre, ces légions formées par elle et envoyées en Pologne pour y achever l'œuvre de la délivrance, ne pouvaient que resserrer nos liens séculaires avec la France.

C'est ce que nous voulons rappeler à nos élèves en organisant ce « Jour de France ». Nous leur voulons dire aussi ce que la France a fait pour le développement de la civilisation universelle. Comme jadis la civilisation latine et italienne, depuis plus de deux cents ans la civilisation française répand son influence bienfaisante sur tout le monde.

Nous leur voulons montrer ensuite les grandes qualités de la nation française, son héroïsme, et surtout son amour du travail et leur aider ainsi à tendre vers tout ce qui est beau.

Nous leur voulons enfin représenter cet amour de la France pour nous qui s'est perpétué à travers les siècles. La France a été aussi bouleversée par les troubles intérieurs, les vérités et les gouvernements d'une époque ont été tour à tour remplacés par les gouvernements différents et les vérités nouvelles; une chose est restée stable, solide : l'amour pour la Pologne. La France seule n'a jamais approuvé les partages de la Pologne, et elle considérait toujours la Pologne comme une nation dont l'affranchissement importait aussi bien à la conscience de l'Europe qu'à sa sécurité. Pour en donner preuve, il suffit de citer un extrait des œuvres de Montalembert :

« Notre devoir, à nous Français, c'est de les aimer toujours d'un amour de frères ; c'est de leur créer une patrie dans nos cœurs et un culte dans nos souvenirs. Et non seulement la pensée de la Pologne ne doit s'éteindre jamais dans nos âmes, mais encore le récit de ses injures et de sa gloire ne doit jamais expirer sur nos lèvres. Chaque fois que les hommes de sang parleront de justice ou les peuples malheureux de liberté, il faut qu'un immortel écho leur jette le nom de Pologne pour flétrir le mensonge des uns et enflammer le courage des autres. C'est ainsi que nous hâterons le moment de sa résurrection, le moment où la plus odieuse iniquité de l'histoire du monde sera réparée et punie. »

Et aujourd'hui, elle première en invitant le Chef d'Etat à venir à Paris, n'a-t-elle pas donné de nouveau la meilleure preuve de son amour pour la Pologne et de sa confiance dans son avenir ?

C'est ce qu'enseignant à nos élèves polonais, nous construirons le pont le plus solide pour l'échange de nos amitiés réciproques.

Et nous sommes profondément émus et touchés de pouvoir vous saluer chez nous, vous, Messieurs, qui êtes représentants de cette noble et généreuse nation française, vous, Messieurs, qui renouvez les traditions des Dumouriez et des Rochebrun, qui luttèrent sous nos étendards pour la liberté de notre patrie et je ne peux pas m'empêcher pour ne pas manifester nos sentiments pour la France par un cri retentira la veille de l'anniversaire du plus grand génie français, dans toute la Pologne :

Vive la France, sœur de la Pologne !
Vive la généreuse Nation française !
Vive son héroïque armée !



Nos lecteurs se souviennent de la traduction du poème de Jules Slowacki parue dans le numéro 5 du Bulletin. Elle avait été légèrement retouchée. La traductrice, Mlle Leonia Knoll, juge que sa traduction a été « transfigurée » (sic), et exige une rectification. Nous reproduisons donc, sans y changer un iota cette fois, le texte pour lequel elle nous donne le bon à tirer. Les fautes n'en doivent pas être attribuées au typographe.

J. SLOWACKI

Pour le Transfert du corps de Napoléon

Traduit par L...a Knoll

Cendres à la terre il fut arraché,
Au grand saule pleureur il fut ravi,
Il y dormait sur son glaive couché —
Seul l'ange de la gloire avec lui,
Non dans la pourpre — il y fut sans éclat
Mis dans son rude manteau de soldat.

Dis moi comment le vis-tu reposer,
Prince, commandant les vaisseaux nombreux,
Tenait-il ses bras sur son sein croisés
Ou glissa-t-il sur son sabre l'un d'eux ?
Quand dans son sommeil tu l'avais surpris,
Tressaillit-il ? — ou bien — a-t-il tremé ?

Car il savait que sa pierre tombale
Serait brisée un jour — un jour lointain,
Mais il eut cru qu'une main filiale
Allait le prendre en son noir souterrain,
Romprait ses lourdes chaînes mortuaires
Qu'une voix de fils l'appellerait : « père »

Mais ceux qui vinrent ouvrir son tombeau
Avaient tous des figures étrangères
Et le narguaient dans le sombre caveau
Et le raillaient « Ha ! lève-toi poussière »
Puis, emportant cette masse pourrie
Ils ricanèrent : « Veux-tu voir la patrie ? »

Mugissez vagues de la mer limpide,
Voilà du géant le dernier voyage !
Haussez-vous, haussez-vous, ô pyramides !
Et regardez les des cimes des âges !

Les moutettes suivent dans son départ
La flotte où sont les cendres de César.

Repose, et ne te dresse pas poussière !
Quand la voix des trompes va resonner,
Car ce ne sera point l'hymne de guerre,
Mais du trepas qu'elles vont entonner,
Grand chef ! tu commandes l'ultime fois
Et tu ne vaincras plus — que par la Croix.

Et jamais pourtant, — quand tu dominais
Le monde entier par ton glaive invincible
Quand parmi les râlants tu cheminais
Tu ne fus pour l'avenir plus terrible,
Ni plus souverain en portant ton sceptre
Qu'en ce moment — oo tu nous reviens — spectre !

LE " JOURNAL DE POLOGNE "

Quotidien du soir paraissant en français
à VARSOVIE, 54, Nowy Swiat

Directeur : Frédéric DELAGNEAU - Rédacteur en Chef: Robert VAUCHER

Le " JOURNAL DE POLOGNE " est le seul quotidien servant de trait d'union entre la France et la Pologne. Il est le mieux renseigné sur toutes les questions politiques, littéraires, économiques et financières concernant la Pologne et l'Est européen. Il donne des chroniques régulières sur l'action des " Amis de la Pologne ".

Le " JOURNAL DE POLOGNE " vient d'instituer des services économiques donnant des renseignements gratuits sur toutes les questions d'importation et d'exportation, intéressant la France et la Pologne, sur les Bourses de Pologne et valeurs polonaises cotées aux Bourses de Paris et de Lille.

S'adresser aux Services Parisiens

9, rue Richempanse, PARIS (8^e)

Abonnement : Un an, 70 fr. ; Six mois, 36 fr.

LA POLOGNE

POLITIQUE, ÉCONOMIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE

7, RUE DE POITIERS, PARIS (7^e)

TÉLÉPHONE : FLEURUS 23-71

LA POLOGNE publiée par l'Association France-Pologne est la Revue indispensable à toutes les personnes qui s'intéressent à la vie polonaise.

Ses informations concernent toutes les questions politiques, économiques, financières, scientifiques et artistiques. Elle est devenue l'organe de la Chambre de Commerce Franco-Polonaise, qui réunit les principaux industriels, commerçants, financiers des deux nations ; de grands groupements tels que la Société Frédéric Chopin, etc. Elle est envoyée gratuitement aux membres de l'Association France-Pologne et de la Chambre de Commerce Franco-Polonaise.

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois. Le numéro : 1 fr. 25. Abonnement : France et Étranger, UN AN, 20 fr.

LES AMIS DE LA POLOGNE

7, Rue de Poitiers, PARIS (7^e) — Téléphone : Fleurus 23-71

Sous la Présidence d'honneur de M. le Ministre de l'Instruction Publique.

Président : LOUIS MARIN, Député; *Secrétaire Générale* : ROSA BAILLY; *Trésorier Général* : HENRI DE MONTFORT.

Membres du Conseil d'administration : M^{lles} MESPOULET, L. VEYRE; MM. CHABRIÉ-TOMASZEWICZ; KERVAREC, agrégé d'histoire; CHARLES MARIE, chargé de cours à la Sorbonne; A. MERLOT, Directeur de la Pologne; TIRMAN, Conseiller d'Etat, etc.

Sous le patronage de :

M. le Maréchal JOFFRE, Mgt BAUDRILLART, MM. BARTHOU, BERGSON, BIGOURDAN, PAUL BOURGET, JULES CAMBON, DENYS COCHIN, ALFRED CROISSET, MAURICE CROISSET, RENÉ DOUMIC, P. DE LA GORGE, LACOUR-GAYET, JEAN RICHEPIN, CHARLES RICHET, membres de l'Institut; ABEL LEFRANC; GEORGES RENARD, professeurs au Collège de France; AULARD, ANDRÉ LALANDE, MATRUCHOT, STROWSKI, professeurs à la Sorbonne; BERTHELEMY, professeur à la Faculté de Droit; BONNARIC, Directeur de l'Ecole Normale Supérieure de Saint-Cloud; A. FONTAINE, Inspecteur général; LATREILLE, de l'Université de Lyon; GEORGES WEILL, de la Faculté des lettres de Caen; BERNUS; GEORGES BIENAIMÉ; BOURDELLE, sculpteur; FERDINAND BUISSON; PAUL CAZIN; CHARLES-RENÉ, Vice-Président du Salon des Musiciens français; Mlle DICK MAY, Directrice de l'Ecole des Hautes Etudes Sociales; HERRIOT, Maire de Lyon; JANVIER, Maire de Rennes; ANDRÉ LICHTENBERGER; Généraux MALLETERRE; DE MAUD'HUY, DU MORIEZ, PAU, WEYGAND; MÉNABRÉA, Secrétaire Général de France-Pologne; D^r NICAISE; D^r JULIEN NOIR; ROBERT RÉGNIER, Chef du Secrétariat de l'Institut de France; LOUIS RIPAUT; LÉON ROBELIN; J.-H. ROSNY, aîné; Mme YVONNE SARCEY; MARC SANGNIER; GABRIEL SARRAZIN; E. SCHURÉ, etc.

NOTRE BUT, c'est de faire connaître la Pologne en France, de mettre en rapport les deux nations, de raviver l'ancienne amitié franco-polonaise; et cela, dans l'intérêt même de notre patrie.

NOS COMITÉS REGIONAUX étendent en province l'action des organismes franco-polonais.

Chaque Comité a sa vie propre, et dispose des fonds qu'il recueille.

Le Comité Central, qui siège à Paris, leur envoie des conférenciers, les aide à organiser des fêtes, leur fournit des articles et des renseignements pour la presse locale, des ouvrages pour leurs bibliothèques, des brochures, tracts, images, cartes postales et géographiques pour leur propagande, leur procure des facilités pour leurs relations économiques, universitaires, touristiques, etc., avec la Pologne.

De tels Comités sont déjà créés, ou en voie de formation à :

<i>Lyon</i>	<i>Rennes</i>	<i>Beauvais</i>	<i>Le Havre</i>	<i>Nantes</i>
<i>Marseille</i>	<i>Caen</i>	<i>Versailles</i>	<i>Chambéry</i>	<i>Laval</i>
<i>Soissons</i>	<i>Clermont</i>	<i>Draguignan</i>	<i>Bayonne</i>	<i>Rouen</i>

Le GROUPE PARLEMENTAIRE des « Amis de la Pologne » réunit 93 députés.

Il existe des GROUPES SCOLAIRES aux Lycées Carnot, Victor-Hugo, Fénelon, Louis-le-Grand, aux Collèges Chaptal, d'Autun, etc.

LES MEMBRES ont droit aux publications éditées par les « Amis de la Pologne ». Ils ont accès aux fêtes, aux conférences, et aux bibliothèques des Comités. Ils s'engagent à faire connaître la Pologne autour d'eux, et ils payent une cotisation annuelle fixée à 5 francs pour les membres adhérents, 20 francs pour les membres titulaires et 1 franc pour les écoliers.

L'abonnement au Bulletin est de 5 francs par an. Prière d'adresser les mandats à Mlle Lemonier, administrateur.



Si notre œuvre vous intéresse ;

Si vous voulez nous aider à faire connaître et à faire aimer la Pologne :

ABONNEZ-VOUS ! FAITES ABONNER VOS AMIS !

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je désire m'abonner pour un an au Bulletin bi-mensuel des « Amis de la Pologne ».

Ci-joint la somme de cinq francs (en billets, mandats ou timbres. L'adresser à Mlle Lemonier, administrateur, 7, rue de Poitiers, Paris (7^e).

Nom

Le 19

Profession

Signature :

Adresse